

PRIX

KIEFER HABLITZEL | GÖHNER

2026

SWISS ART AWARDS

16– 21 Juin 2026

Centre de foires de Bâle, Halle 1.1

Une exposition de l'Office fédéral de la Culture

HEURES D'OUVERTURE

Mardi – samedi: 10 – 20 h

Dimanche: 10 – 18 h

Entrée libre

KIEFER HABLITZEL STIFTUNG

c/o Krneta Advokatur Notariat
Münzgraben 6, Postfach
3001 Bern

T + 41 78 670 64 32
office@kieferhablitzel.ch
www.kieferhablitzel.ch

PRIX D'ART KIEFER HABLITZEL | GÖHNER 2026

En février 2026, le jury a sélectionné, lors d'un premier tour, 17 artistes parmi 175 candidatures et les a invités à participer à l'exposition organisée dans le cadre des Swiss Art Awards à Bâle.

Lors du second tour de délibérations, sept jeunes artistes ont été récompensé.e.s par le Prix d'art Kiefer Hablitzel | Göhner 2026, doté de 15 000 CHF chacun. En outre, les deux fondations décernent un prix spécial consistant en une exposition personnelle accompagnée d'une publication au sein d'une institution suisse. Celle-ci a lieu l'année suivante, en 2027 à la Kunsthalle Bern

La sélection du jury s'est fondée exclusivement sur les œuvres présentées dans l'exposition. L'ensemble des artistes nommé.e.s au Prix d'art Kiefer Hablitzel | Göhner est réuni dans une section dédiée qui met en lumière la création actuelle d'artistes de moins de 30 ans vivant en Suisse.

LE JURY

Le jury 2026 est composé de:

Claire Hoffmann
Présidente du jury
Curatrice Centre culturel suisse, Paris

Latefa Wiersch
Artiste, Zurich

J. Emil Sennewald
Critique d'art, Paris

Barbara von Flüe
Curatrice Kolumba, Cologne

Jurée invitée 2026 :
iLiana Fokianaki
Directrice, Kunsthalle Bern



ÉLIE AUTIN

Né en 1997. Travaille à Lausanne.

Gardiennes, 2023

Bois et champignons trouvés en forêt, masques, tresses personnelles, résine époxy, paillettes, peinture en spray, dimensions variables

Gardiennes, 2023

Bois et champignons trouvés en forêt, masques, tresses personnelles, résine époxy, paillettes, peinture en spray, dimensions variables

Gardiennes, 2023

Bois et champignons trouvés en forêt, masques, tresses personnelles, résine époxy, paillettes, peinture en spray, dimensions variables

Gardiennes, 2025

Bois et champignons trouvés en forêt, masques, tresses personnelles, résine époxy, paillettes, peinture en spray, dimensions variables

Gardiennes, 2025

Bois et champignons trouvés en forêt, masques, tresses personnelles, résine époxy, paillettes, peinture en spray, dimensions variables

Résidu de performance, 2026

Cible et flèches. Texte sur la cible : James Baldwin

Elie Autin, basé à Lausanne, a un parcours dans la danse contemporaine (La Manufacture à Lausanne) et étend sa pratique d'arts vivants à des œuvres installatives et sculpturales.

Les *Gardiennes* de l'installation de Elie Autin forment un ensemble d'une grande puissance : des masques accrochés en une rangée au mur, aux traits exagérés, dents pointues, regards hantés. A chaque masque est associée une fine branche d'un arbre. Ces masques, qui semblent sortis tout droits de films d'horreurs, évoquent les représentations profondément racistes de l'époque de l'esclavage et de la ségrégation aux États-Unis. Le titre de *Gardiennes* fait sentir un potentiel de subversion et de réappropriation, rendant à ces figures une agentivité, un rôle de protectrices. La performance accompagnant l'installation reprend cette stratégie de retournement. Elie Autin apparaît muni d'un arc et, après une invocation silencieuse, tire trois flèches sur le point de mire noir accroché dans la rangée des masques. Affichées sur la cible, deux impressions de photos historiques de lynchage, ainsi que des passages des textes de l'auteur James Baldwin documentent la violence historique et systémique du racisme déshumanisant les corps Noirs. La performance se déroule dans une profonde concentration et possède l'intensité d'un rituel.

Les références dans la présentation de Elie Autin nous plongent profondément dans l'histoire de l'injustice et la violence raciste, dont l'artiste revendique une actualité inchangée.



IULIA BUCURESTEANU

Née en 2001 à Bucarest (RO). Travaille à Lausanne.

I ♥ EUROPE, 2026

Béton, 40 × 300 cm

Megalomania, 2026

Vidéo, 4 min 01 s ; son : DjGoro

Arma Christi, 2026

Fonte d'aluminium, 12 éléments de 18 × 1 cm

#holiday4ever, 2026

Fonte d'aluminium, 43 × 80 cm

Iulia Bucuresteanu, basée à Lausanne et en cours de master à l'ECAL, combine dans son projet une vidéo, deux pièces en fonte d'aluminium et un relief en béton. Son installation pose un regard précis et sans nostalgie ni jugement sur un pays en pleine transition entre le passé soviétique et l'aspiration à une vie meilleure. Dans la vidéo *Megalomania*, la caméra traverse les espaces urbains, passant des palais soviétiques aux ruines du capitalisme effréné ayant fait ses ravages, de la promesse de consommation dans les immenses affiches de produits de luxe aux étalages vides dans les marchés couverts, d'intérieurs privés aux chiens errants. Le montage et la bande son dynamiques transmettent une légèreté à ce portrait de la Roumanie d'aujourd'hui. En utilisant des lieux emblématiques, symboles et objets familiers de l'Europe de l'Est, elle laisse apparaître une notion de périphérie auxquels sont reléguées ces régions face à la construction du mythe d'une Europe cohérente et unifiée. Son travail résiste au simple dualisme et aux clichés, en manifestant toutes ces fractures, incohérences et tensions palpables qui existent entre projets politiques et économiques, construction d'identités nationales et réalité des vies vécues.



TINA JANIASHVILI

Née en 2001 à Tbilissi (GE). Travaille à Bâle.

The goat is not a goat, the bone is not a bone, 2026
Céramique, charbon de bois, 43 × 35 cm

Excavated remains, 2026
Céramique, charbon de bois, dimensions variables

Brewing, emptying, 2026
Céramique, charbon de bois, 44 × 52 cm

Différentes époques se côtoient dans les peintures et les dessins de Tina Janiashvili. Elle associe des thèmes d'actualité à des motifs issus de la mythologie, de contextes religieux et de récits. Ils forment ensemble un espace de résonance où les thèmes sont suggérés plutôt qu'exprimés de manière explicite. Cette fugacité trouve son écho dans la texture poudreuse des matériaux picturaux que Janiashvili applique sur la céramique sous forme de fusain et de pastel. À mi-chemin entre la peinture, le dessin et la sculpture, et réduites au noir et blanc ainsi qu'à un rose tendre, ce sont des images intérieures qui traitent des relations ambivalentes entre les humains et les animaux, des corps et de leurs propriétés nourricières, ainsi que du silence et de la blessure. Le choix des supports ainsi que la mise en œuvre technique sont originaux et puisent dans des traditions picturales qui attribuent à l'image des fonctions magiques. Ainsi, les empreintes de pas témoignent non seulement de la présence de l'artiste (comme c'est le cas dans la peinture murale préhistorique), mais aussi du concept de l'image qui attribue à l'objet un pouvoir propre.



LALE KEYHANI

Née en 1997 à Hambourg (DE). Travaille à Bâle et Kerman (IR).

I am weapon I am coin, 2026

Vidéo UHD, 24 min 24 s

Une caméra patiente qui s'attarde sur des détails en apparence anodins. Des visages qui ne parlent pas, mais reflètent la pensée. Des regards tournés vers un paysage marqué par des frontières mouvantes, les conflits et les pertes.

Le film de Lale Keyhani s'ouvre sur des questions de restitution, de patrimoine culturel et de mémoire collective. Au cœur de l'œuvre se trouve Anahit, l'une des figures les plus marquantes de l'histoire culturelle arménienne, connue aujourd'hui principalement à travers les fragments qui subsistent d'une sculpture démembrée. L'œuvre s'interroge sur le rôle des objets culturels : créent-ils une communauté, entretiennent-ils la mémoire ou deviennent-ils des instruments de narratifs nationaux ?

Pourtant, la sculpture elle-même n'apparaît jamais. Au lieu de cela, la caméra suit des habitants vivant près de la région des trois frontières. Un court trajet en voiture à travers le paysage environnant est suivi d'une scène domestique autour d'une table de cuisine, où des femmes lisent et discutent d'un texte sur Anahit. Alors, incidemment, l'histoire se dévoile à travers la conversation.

Il en ressort un portrait de la résilience, ancrée dans l'échange oral. Les faits comptent, mais la chaleur humaine, l'humour et le travail collectif du souvenir comptent tout autant. Les femmes parlent du passé tout en continuant à vivre avec les conséquences du conflit. Leurs conversations deviennent des actes d'endurance, transmettant le savoir culturel à travers les générations et malgré l'incertitude politique.

La force du film réside dans son refus de l'accusation et du sensationnalisme. Plutôt que de construire un argumentaire politique percutant ou de capturer des images de monuments, Keyhani crée un espace propice à l'attention et à la complexité. La douleur, la survie et la persévérance sont omniprésentes, mais ne se réduisent jamais à un seul récit. D'une manière discrète mais assurée, l'œuvre crée une contre-image convaincante au langage visuel souvent associé au militantisme politique.



LYNA & ALESSANDRO

Nés en 1999 à Lausanne et 1999 à Milan (IT). Travaillent à Berne.

El-ghoul ma yakoulch de fruits, yakoul el naar — [The ogre does not eat fruit, he eats fire.], 2026
Métal et céramique, dimensions variables

La collaboration de Lyna Beggah et Alessandro Ferrari s'articule autour d'une recherche avant tout artistique sur des histoires de violence et de résistance, concrétisée sous forme d'installations, de sculptures, d'œuvres sonores et d'environnements.

À travers leur travail, ils examinent comment les événements historiques continuent de façonner les identités contemporaines et les réalités sociales. Leur pratique explore les thèmes de l'identité, de la mémoire, de la décolonisation et de la migration, parfois abordés à travers le prisme de leur histoire personnelle. Les racines algériennes de Beggah et l'héritage italien de Ferrari servent de réflexions poignantes sur l'histoire coloniale, le déplacement et l'appartenance.

L'œuvre présentée est une représentation saisissante du triomphe de la vie malgré l'asservissement, l'exploitation et le contrôle, et un rappel subtil du goût doux-amer de l'exil et de la migration.

En se penchant sur l'impact des politiques coloniales et la résilience indomptable de la nature, ils parviennent à explorer les thèmes de la résistance et de la mémoire collective à travers des sculptures en céramique, du texte et du fil de fer barbelé, dans une installation qui établit des liens significatifs entre le passé et le présent.



MILLA MERCEDES

Néx en 1997 à Bâle. Travaille à Bâle.

Stolen Land, 2025

Huile sur toile, 80 × 60 × 2 cm

¿Dónde Estás?, 2026

Huile sur toile, 80 × 60 × 2 cm

Chicago Sunset, 2025

Huile sur toile, 80 × 60 × 2 cm

Never Again, 2025

Huile sur toile, 80 × 60 × 2 cm

No Fear, 2026

Huile sur toile, 80 × 60 × 2 cm

Milla Mercedes, outre sa formation à la FHNW de Bâle, dispose d'une expérience dans le domaine du théâtre, associe des formes picturales épurées aux couleurs intenses à des observations précises de la réalité sociale. Proche de la peinture naïve et de la bande dessinée sur le plan formel, la série consacrée aux États-Unis, réalisée en 2025, n'est pas sans rappeler des artistes tels qu'Edward Hopper. S'appuyant sur ses propres expériences sur place, iel explore les tensions entre la beauté des paysages, les expériences collectives et les conséquences du colonialisme et du capitalisme. Des œuvres telles que *Chicago Sunset*, *Never Again*, *Stolen Land* ou *Precious Lives*, associées au PVC rouge au sol, envoient un message fort sur les développements sociaux et politiques actuels. Des motifs récurrents, tels que le chemin de fer et les éléments rouges – tantôt rivière, tantôt route –, créent un champ sémantique qui permet des références historiques sans les réduire à une simple retranscription. L'autonomie esthétique et la sensibilité politique font de ce travail, à mi-chemin entre condensation narrative, paysage symbolique et commentaire social, une importante contribution artistique à la perception et à la réflexion sur les réalités actuelles.



SABRINA SMAILI

Née en 1996 à Genève. Travaille à Genève.

BORN FREE / IN THE BOLD GRÜN, peintures (de gauche à droite)

the leaps into the void, suspended by an elastic thread, 2026

Huile sur toile, silicone, 60,5 × 70 cm

ALPAUFZÜG, 2026

Huile sur toile, silicone, 45,5 × 75 cm

vertiges, 2026

Huile sur toile, silicone, 60,5 × 70 cm

le sacre du printemps, 2026

Huile sur toile, silicone, 45,5 × 75 cm

extrait d'obéissance, 2026

Huile sur toile, silicone, 60,5 × 70 cm

home, swiss.id, 2026

Pièce au sol, gazon synthétique, silicone, 5 × 2 m

Une installation composée d'un tapis vert, d'un mur peint en vert et de plusieurs toiles au format portrait fait référence à l'histoire de la peinture tout autant qu'aux univers visuels numériques. Un rectangle découpé au sol laisse apparaître le béton. Sur les toiles : des visages flous interprétés comme féminins, des corps en formation, en transformation, s'organisant de manière synchronisée comme dans « Holiday on Ice » et dansant autour d'un aigle qui déploie ses ailes de manière symétrique. Sur une autre peinture, des vaches, esquissées comme dans un livre d'images sans tenir compte de la perspective, paissent paisiblement dans la verdure. Un corps de femme, saignant de manière décorative au niveau de l'entrejambe, encadre la scène ; les corps apparaissent comme des offrandes. L'univers pictural est imprégné de références à l'histoire de l'art et à la culture pop : de Lédà et le cygne à Zeus et Ganymède, en passant par *l'Olympia* de Manet ou *La Grande Odalisque* d'Ingres. Smaili ne reprend toutefois pas ces motifs comme des citations, mais les place dans des relations nouvelles et ambivalentes.

Dans le rectangle découpé, un avatar interprété comme féminin, à la peau bleutée et aux longs cheveux noirs, est accroupi, immobile. Il se redresse soudain, scrute le public, rit d'un rire strident et se met à parler. S'ensuit un monologue décousu, dans le ton affecté des spectateurs de vernissages où le vin orange est à la mode. Dans ce monologue, des références à la couleur reviennent sans cesse. Il est presque impossible de suivre le contenu, car les paramètres du monde des avatars ne cadrent tout simplement pas avec l'univers des foires d'art, rien ne colle : le « bleu » est « vert », le blanc est indicible.

La performance fait volte-face, met en évidence les vides, réunit avec brio la peinture et une mise en scène vivante, l'histoire de l'art, la culture pop, l'exotisme et les représentations de genre. Avec une grande précision et acuité, Smaili examine l'influence des traditions iconographiques culturelles et leur présence persistante dans le présent.

LA FONDATION ET LE PRIX

La Fondation Kiefer Hablitzel a été créée en 1946 par Charles et Mathilde Kiefer-Hablitzel. Pionniers de l'industrie au Brésil, le couple y avait constitué une fortune considérable. Dans les années 1930, ils sont revenus en Suisse et se sont installés au château de Dreilinden, à Lucerne. Sans descendance, Charles et Mathilde Kiefer-Hablitzel se sont engagés de leur vivant en tant que mécènes, soutenant divers projets culturels. En collaboration étroite avec les autorités fédérales, ils ont mis en place, avant leur décès, une fondation à laquelle ils ont légué une grande partie de leur patrimoine. C'est ainsi qu'est née la Fondation Kiefer Hablitzel, dont les revenus sont en grande partie destinés au soutien de jeunes artistes et musicien·ne·s suisses. Ce soutien est attribué chaque année dans le cadre de concours ouverts à la relève artistique. La fondation est placée sous la surveillance de la Confédération suisse. Son conseil est composé de personnalités issues de la vie publique et culturelle, représentant les différentes régions linguistiques et géographiques du pays.

Depuis 2012, le concours est organisé en étroite collaboration avec la Fondation Ernst Göhner. Depuis 2018, il porte le nom de Prix d'art Kiefer Hablitzel | Göhner. La Fondation Ernst Göhner soutient la relève artistique, mais s'engage également dans les domaines de la culture, du social, de l'environnement, de l'éducation et de la recherche. Grâce à ce partenariat, la Fondation Kiefer Hablitzel peut, depuis 2021, attribuer chaque année sept prix de CHF 15'000 dans le domaine des arts visuels. Elle décerne également un prix spécial sous forme d'une exposition personnelle accompagnée d'une publication, organisée en collaboration avec des institutions partenaires en Suisse.

RENSEIGNEMENTS

Kiefer Hablitzel Stiftung
Karin Minger
c/o Krneta Notariat Advokatur
Münzgraben 6, Postfach
3001 Bern
T +41 78 670 64 32
office@kieferhablitzel.ch
www.kieferhablitzel.ch

PHOTOS

Courtesy BAK/OFC, Gina Folly, 2026

Berne, 15 juin 2026